



'Embassy Club à Londres en 192, symbole des « années folles »
MARY EVANS/SIPA

Article abonné

Analyse

M Critique du progrès, pourfendeur du monde moderne : et si René Guénon avait raison ?

Par Nidal Taibi

Publié le 17/05/2023 à 13:47



Près d'un siècle après sa première parution, « La crise du monde moderne » de René Guénon, dont l'œuvre vient de tomber dans le domaine public, continue de séduire les lecteurs et les éditeurs, en témoigne une réédition récente des éditions Allia. L'occasion de revenir sur un penseur aussi inclassable qu'iconoclaste, qui a critiqué sévèrement l'idée de progrès, l'individualisme, le matérialisme et le règne de la quantité.

On s'éclate. On s'éclate dans **ces années 1920**. Les jeunes enfants de la bourgeoisie découvrent le voyage, la jeunesse dorée se dandine sur le swing, le jazz souffle le vent d'un autre continent, les femmes s'émancipent, les ouvriers s'organisent, au moment où le syndicalisme commence à tenir la dragée haute au patronat. Le monde intellectuel, en pleine effervescence, connaît lui aussi quelques enivrants spasmes : la psychanalyse formule ses premiers balbutiements, le surréalisme bouscule les codes de la littérature, le vitalisme de Bergson perturbe la philosophie, tandis qu'en peinture, Picasso et Juan Gris découpent le monde en petits carrés.

On s'éclate, pourtant on étouffe. On étouffe dans le « *bagne matérialiste* », comme dirait Paul Claudel. Les voitures automobiles envahissent les rues, l'industrialisation urbaine s'installe dans le paysage. Au même moment, le matérialisme dialectique marxiste acquiert une valeur épistémologique sûre tandis que le positivisme et l'empirisme infusent les universités. C'est le temps des plaisirs et nourritures terrestres. *Rien que la terre*, écrira Paul Morand en 1926. Un an plus tard, un jeune auteur part pourtant à l'assaut du ciel.

CONTRE L'INDIVIDUALISME

Ainsi, sur ce fond d'oppressante atmosphère matérialiste, un homme, à peine la quarantaine, féru de culture occultiste et de sagesse orientale, silhouette élancée, les cheveux coupés court, l'œil vif, le regard tragique et emprunt de gravité, lance un défi au « monde moderne ». Dans *La crise du monde moderne*, paru en 1927, René Guénon tire à balles réelles sur toutes les vaches sacrées de la modernité : le progrès, l'individualisme, le matérialisme, l'économisme, l'égalitarisme, l'évolutionnisme, ou encore l'utilitarisme.

À LIRE AUSSI : Qui était vraiment Maurice Barrès, écrivain nationaliste et antisémite décédé il y a un siècle ?

Le succès immédiat qu'a connu ce court et dense essai tient d'abord à son style dépouillé, à son langage accessible et à sa démonstration limpide.

René Guénon prend le lecteur par la main pour retracer la généalogie de la crise du monde moderne. S'appuyant sur les doctrines hindoues, et leur conception cyclique du temps, René Guénon situe, comme l'avait fait Nietzsche avant lui, les prémices de cette crise dans l'Antiquité classique. Bien qu'il reconnaisse *« qu'il existe dans cette antiquité bien des choses dans l'ordre intellectuel et spirituel dont on ne saurait trouver l'équivalent chez les modernes »*, c'est toutefois bien là qu'il identifie les premières manifestations de cette crise avec la naissance de la *« philosophie profane, c'est-à-dire une prétendue sagesse purement humaine, donc d'ordre simplement rationnel, prenant la place de la vraie sagesse traditionnelle, supra-rationnelle et non humaine »*.

« La crise du monde moderne est le bilan le plus radical parmi les constats d'échec dressés par les intellectuels français de l'après-guerre, il fascina André Breton ou Jean Paulhan qui devait l'introduire chez Gallimard. Guénon y oppose la "science sacrée" au quantitatif générateur d'un individualisme forcené et finalement de chaos social » nous explique Jean-Pierre Laurant, historien et auteur de nombreuses études sur le pamphlétaire dont *René Guénon, Les enjeux d'une lecture* (Dervy, 2006).

René Guénon s'en prend en effet à l'individualisme, qu'il décrit comme une tendance à *« tout réduire à des proportions purement humaine et la négation de tout principe supérieur à l'individualité, et, par suite, la réduction de la civilisation, dans tous les domaines, aux seuls éléments purement humains »*. Refusant de se soumettre à toute autorité supérieure, et amputé de toute transcendance, l'individu moderne se retrouve jeté dans le chaos de la nature, nez à nez avec la matière dans toute son insignifiance. L'individualisme ouvre, et achève en même temps, le processus de désagrégation de l'humanité en monades. C'est l'ère de la matière-roi, du règne de la quantité. *« Les modernes, en général, ne conçoivent pas d'autre science que celle des choses qui se mesurent, se comptent et se pèsent, c'est-à-dire encore, en somme, des choses matérielles, car c'est à celles-ci seulement que peut s'appliquer le point de vue quantitatif; et la prétention de réduire la qualité à la quantité est très caractéristique de la science moderne »*, déplore-t-il.

RÉAC OU PAS ?

D'aucuns ne manqueraient pas de voir, à juste titre, dans cet argumentaire des marqueurs patents de la rhétorique réactionnaire. Pris dans son sens courant, « *Guénon est résolument réactionnaire et antidémocrate* », admet Jean-Pierre Laurant, pourtant guénonien convaincu. Et de nuancer : « *Sa conception d'un temps cyclique rend absurde l'idée d'un retour en arrière et que les choses peuvent être autrement qu'elles ne sont.* » En outre, le penseur « *évita les récupérations des maurrassiens et des fascistes en dépit de ses liens très réels avec Julius Evola [idéologue proche des mouvances fascistes, auteur de Révolte contre le monde moderne]* ». Certes, la critique guénonienne du modernisme a tout pour enchanter et attirer vers lui les antimodernes de l'Action française. Pourtant René Guénon s'en prend vertement dans le dernier chapitre à Henri Massis et son ouvrage la *Défense de l'Occident*, évangile de la bande à Maurras. Autant que l'Action française, René Guénon défend la tradition, mais celle dont il se réclame n'est ni latine ni occidentale, mais bien orientale. « *Ce chapitre témoigne d'un anticolonialisme violent qui renvoie d'autorité son auteur dans le clan "progressiste"* », renchérit Jean Pierre Laurant.

À LIRE AUSSI : **Bicentenaire d'Ernest Renan : quelle postérité pour l'historien qui théorisa la notion de "Sémites" ?**

Malheureusement, aujourd'hui les ouvrages de René Guénon sont difficilement trouvables. On devine aisément pourquoi. Sa critique du progrès et du rationalisme versent parfois dans un antirationalisme primaire et échevelé. René Guénon a sans doute péché en assimilant le calcul froid ou la « raison instrumentale », comme disaient les théoriciens de l'École de Francfort, à la raison comme outil de discernement et forcément d'émancipation. Aussi, son travail est « *bâti sur des arguments historiques trop souvent sans solidité : un Orient mythique, disparu aujourd'hui, voisine avec un Moyen-Âge rêvé. Le modèle fonctionne toujours mais sous réserve de faire le saut dans une lecture symbolique* », ajoute Jean Pierre Laurant.

À LIRE AUSSI : "Charles Péguy ne s'utilise pas, il se lit, se relit et se médite"

Il n'en demeure pas moins que sa critique, abstraction faite de ses excès, de notre civilisation qui a sacrifié le sens du sacré pour le smartphone vise souvent juste. Et on aurait bien tort de ramener la pensée de Guénon, riche d'une quinzaine d'ouvrages, aussi érudits les uns que les autres, à quelque obsession antimoderne que ce soit. Son œuvre « s'est efforcée à ses débuts d'établir le bilan des deux France au XIX^e siècle, qui avaient bouleversé nos rapports à la vérité, à Dieu, à la science, aux institutions, au vivre ensemble dirait-on aujourd'hui. Esquivant les non-dits, elle a reposé les vraies questions restées sans réponse, c'est-à-dire presque toutes ; elles sont notre quotidien et sa quête d'absolu demeure exemplaire », remarque Jean-Pierre Laurant. Car ce que Guénon vise avec élégance et splendeur, en plus de la recherche d'un absolu, c'est, surtout, la quête d'une universalité. Que son œuvre ait réussi à séduire tout à tour une mystique chrétienne (Simone Weil), un juif laïque (Daniel Halévy), un zélé de l'Action française (Léon Daudet), un protestant converti (André Gide) et un fasciste dandy (Drieu la Rochelle), en donne une preuve irréfutable.

[Vous souhaitez donner votre avis sur cet article ?](#)

COMMENTER

René Guénon, *La Crise du monde moderne* Allia, 176 pages, 9 €



Par Nidal Taibi
